

Le poney conquérant des savanes du Cameroun central (c. 1750-1850)

Eldridge Mohammadou

Le peuplement du plateau de l'Adamaoua¹ et de son revers méridional a longtemps été expliqué par la conquête des Peuls au XIX^e siècle. Leur supériorité militaire leur aurait permis de subjuguier d'immenses régions de savanes. Certes, l'irruption des Tchamba, originaires du nord, était un événement bien connu sur les plateaux de l'Ouest-Cameroun mais elle était supposée circonscrite à cette région. Nous avançons l'hypothèse que ces envahisseurs ne se limitèrent pas à l'actuel Ouest-Cameroun. Ils firent partie, à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècles, d'une grande invasion qui balaya le pays dans toute sa largeur, au niveau des savanes méridionales (Mohammadou 1996).

Une confusion d'identités et une sorte de télescopage chronologique se sont produits à propos des guerres provoquées par des cavaliers dans les savanes du Cameroun central. On a admis que ces envahisseurs étaient des Peuls alors qu'il s'agissait de cavaliers que nous appelons Baare-Tchamba, dont l'arrivée fut antérieure. Notre hypothèse s'appuie sur une convergence d'indices historiques, linguistiques et politiques. L'invasion des Baare-Tchamba se différencia des conquêtes peules par les montures utilisées : le poney dans un cas, le cheval barbe dans l'autre. Or, le premier, trypanotolérant et rustique, conféra aux Baare-Tchamba une capacité de pénétration en savanes humides bien supérieure à celle des Peuls.

¹ Par convention, la transcription Adamaoua désigne une région géographique du Cameroun tandis qu'Adamawa se réfère à la province peule du XIX^e siècle.

Les populations concernées par cette invasion furent très nombreuses (Mohammadou 1996). Ce furent d'abord les Mboum, les Vouté et les petits groupes ethniques (Wawa, Kondja, Mbéré) du plateau de l'Adamaoua. Ensuite, ce fut le cas des populations du revers sud de l'Adamaoua : les Tikar, les Vouté (Sud), les Bafeuk, les Képéré, les Gbaya. Mais nous avons également montré que l'invasion des Baare-Tchamba affecta les régions aux confluences Noun-Mbam et Mbam-Sanaga (populations Balom, Bafia, Bati) et les plateaux de l'Ouest-Cameroun (Bamoum, Ndop, Bamiléké).

■ L'invasion baare-tchamba

Du vaste mouvement des Baare-Tchamba, seule la branche tchamba était connue jusqu'à présent (Fardon 1988). Les données que nous avons recueillies plus à l'est (Mohammadou 1978, 1983, 1990, 1991) permettent de proposer une vision élargie du phénomène. Vers 1750, une longue sécheresse chasse tous azimuts la majeure partie des habitants de la Haute-Bénoué. Dotés de poneys et organisés en groupes d'alliés pluri-ethniques, ils submergent et ravagent au cours du siècle suivant toutes les contrées situées au sud de leur aire de départ, jusqu'aux rivières Katsina Ala à l'ouest et Nana-Mambéré à l'est, entraînant un bouleversement total de la situation ethnique, socio-politique et culturelle antérieure de ces régions, dont seule la partie camerounaise sera abordée ici.

Cette invasion comporte deux grandes branches, les Tchamba et leurs alliés à l'ouest, les Baare et les leurs à l'est, les deux groupes se combinant au centre. Est dénommée Baare la composante issue du bas Kebbi (*Ni-Mbaari* ou *Baari*) et de la région comprise entre Garoua et Gouna (*Buuri* et *Mbula*), auxquels se joindront des Bata. Au fur et à mesure de leur progression, les Baare-Tchamba démantèlent et recomposent les formations ethniques en place, par l'infusion de leurs propres éléments composites et ceci, en autant de chefferies guerrières dont ils prennent la tête. L'aire d'invasion peut de la sorte être divisée en cinq zones majeures que nous examinerons tour à tour (fig. 1) :

- 1) le plateau de l'Adamaoua avec les royaumes mboum et la chefferie nizoo de Galim;

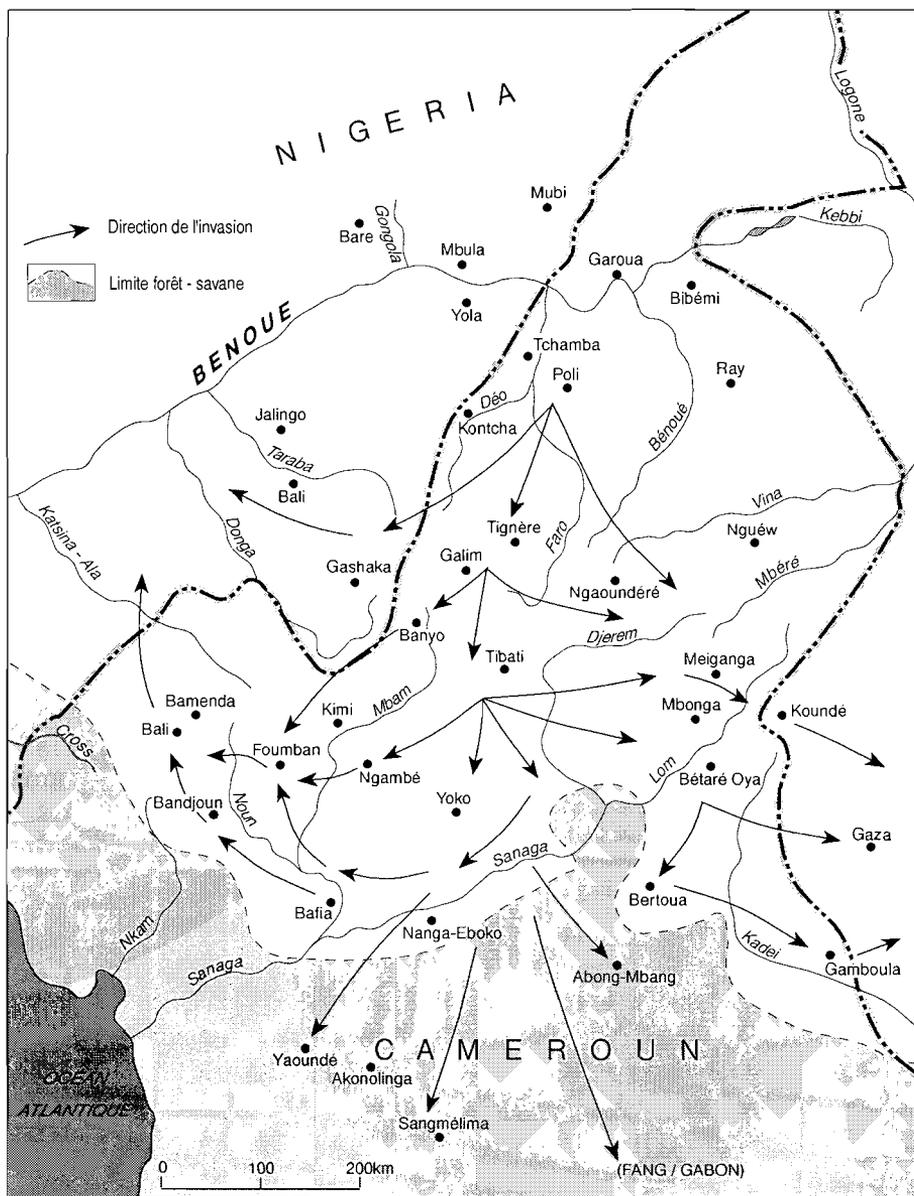


Figure 1
Trajectoire et courants de l'invasion baare-tchamba (c. 1750-1850).

- 2) le centre de l'aire envahie, avec les chefferies vouté du nord (Tibati, Banyo) et du sud (Yoko, Linté, Nguila...), celles des Kondja, les royaumes et chefferies tikar (Kimi, Ngambé, Kong...);
- 3) l'est, avec les chefferies mbéré (Nyambaka, Mboula, Koundé, Mboussa, Mbonga...), kérépéré (Voutchaba, Deng-Deng), gbaya-Mkako (Gamana/Bertoua, Gandouna/Batouri, Gamboula...);
- 4) le sud, avec les nouvelles formations ethniques fang, boulou, bëti... passées dans la forêt au sud de la Sanaga d'une part, les Bafia et autres Bati des deux rives du Mbam de l'autre;
- 5) l'ouest qui englobe l'ensemble des Grassfields (Bamiléké, Bamoum, Bamenda) avec leurs chefferies et royaumes.

■ La présence du poney

Les témoignages de la tradition, de la culture matérielle et des langues des populations affectées ayant gardé trace du poney ou du cheval lié au passage ou à l'implantation d'envahisseurs autres que les Peuls, pourraient conforter notre hypothèse d'ensemble. Voyons ce qu'il en est dans chacune de ces zones.

Dans la Haute-Bénoué

Les Baare-Tchamba utilisaient-ils le poney/cheval avant leur départ et quelle place occupait éventuellement cet animal dans les quatre zones ethniques ayant alimenté leurs rangs (Baari, Bouri et Mboula, Bata, Tchamba) ?

– Les Baari ou Nyam-Nyam de la région de Bé et Bibémi, d'après les Fali de Garoua (Seignobos 1987 : 93), « étaient des guerriers montés sur des chevaux « comme des ânes ». Ce que confirme la tradition peule en précisant qu'il s'agissait de poneys et que « les Nyam-Nyam étaient des cavaliers rompus qui chevauchaient à cru leurs coursiers, lesquels couvraient de grandes distances sans se fatiguer... (Leurs chefs) disposaient de fortes armées dont l'essentiel consistait

en une cavalerie... portant des cottes de mailles» (Mohammadou 1983 : 133).

– Les Bouri et Mboula, habitant autrefois entre Garoua et Gouna, sont tous partis ou ont été assimilés par les Foulbé. Grâce à leur branche occidentale qui a émigré au confluent Bénoué-Gongola (les Mboula et Bare/Bwazza), l'on sait que le poney a occupé chez eux une place aussi importante que chez les Baari. Parmi les Bare/Bwazza, indique Shaubwara, « there are two groups of professional hunters : one uses bows and arrows (*amu-nta*), the other uses spears and ride horses (*amu-pri*) » (1985 : 4). Alors que chez les Mboula, « long distance hunting is conducted by the use of horses... the military formation is made up of three parts, the scouts, the infantry and the horsemen... The infantry advanced towards the enemy in order to attract their attention. When this is being done, the cavalry men advanced usually the other way round in order to put the enemy in an ambush position » (Bwarke 1982 : 23, 59). Quant à la valeur de cette cavalerie, il est admis que « the Mbula seem to have been outstanding warriors and their skill as horsemen was widely recognized » (Stevens 1973 : 415). Plus tard, l'émir de l'Adamawa lui-même, dont la capitale Yola se trouvait à une cinquantaine de kilomètres seulement de leur pays, ne parvint pas à réduire les Mboula, du fait de la puissance de leur cavalerie, dont la tradition peule souligne l'envergure : « Run and tell Lamido Lauwal that Mboima (the Mbula chief) has gone to attack Mayo Belwa. He has passed through with a thousand horses, of which three hundred are equipped with quilted armour » (East 1935 : 67).

– Les Bata ou Bware : un siècle avant le déclenchement du *jihad* peul dans la Haute-Bénoué, les Bata avaient conquis la région, s'alliant à une partie des autochtones, tels les Mboula et Bare, ou provoquant la migration d'une autre, tels les Bouri et Tchamba, dont les rangs furent d'ailleurs grossis par des Bata fuyant eux-mêmes la sécheresse qui s'était alors abattue sur le pays. Or, « le poney était un animal très valorisé chez les Bata... Les principautés bata disposèrent de cavaleries de poneys pour dominer les plaines de la Bénoué et du Faro » (Seignobos 1987 : 95). Ces données sont amplement confirmées par la tradition des deux principales chefferies bata de la région de Garoua : Demsa-Pwa et Kokouni qui contrôlèrent les deux rives de la Bénoué à ce niveau (Bassoro *et al.* 1980 : 38; Mohammadou

1983 : 43). Même à l'époque peule, « the Bata of this region (Yola) relied upon their ponies and formidable double spears... Demsa-Mosu rulers, up to the end of his reign (Emir Lauwal 1847-1872) continued to send him annual tributes of spears and horses » (Abubakar 1977).

– Les Tchamba : pour ce groupe, les sources sont moins nettes. Ainsi selon Fardon « We do not know how long Chamba Leko had... horses, specially ponies, but they were the destructive resources with which their names are associated... and Chamba recollections do not encompass a time when they were without them... Additionally, proficiency in archery and horsemanship... is likely to have developed in any community where men hunted and rode ponies » (1988 : 77, 137). Toutefois, Garbosa, lui-même descendant des envahisseurs tchamba et à la tête de l'une des chefferies créées par eux, Donga, est affirmatif : « Damashi (leader of a Chamba migration) left Dindin, in Chambaland, with a thousand horsemen » (s.d. : 68). Une preuve possible à la fois de l'utilisation du poney dès la Haute-Bénoué et de leur passage chez les populations concernées est d'ordre linguistique. Le terme propre aux Tchamba Léko et Daka pour désigner le poney/cheval, *yaa*, *ya* et *nyaan(i)*, *nyia* (distinct de celui pour « animal », « viande », qui n'est pas *nyaam(a)*) semble se retrouver à travers la zone de parcours des Baare-Tchamba : *yâ*, *ya* (Bali, Donga), *nya* (Tikar-Ngambé, Nso', Wiya), *nyam* (Mambila-sud), *nyen* (Tikar-Kong), *nyaan*, *nyan* (Kouri, Baki), *nya* dans *ɲkabenya* (Fang).

Sur le plateau

S'il est avéré que la chefferie Nizoo de Galim doit son origine à l'intervention des Baare-Tchamba, le rôle de ces derniers chez les Mboum est moins évident. Toutefois, la place du poney/cheval semble partout prééminente sur le plateau de l'Adamaoua.

– Les Nizoo ou Nyam-Nyam de Galim indiquent que « les Potopo (ou Peere, composante initiale de l'invasion des Baare-Tchamba) étaient des cavaliers montés sur des poneys dits *sunda*. C'est avec cette cavalerie qu'ils vont ensuite envahir le plateau de Tignère, accablant les Nyam-Nyam et d'autres peuples » (Mohammadou 1991 : 27).

– Les Mboum : issus de deux grands foyers d'élevage du poney (la Haute-Bénoué et le pays laka), les leaders des migrations mboum

étaient montés sur ces animaux, comme l'indique la tradition : « Un jour, il arriva que les quatre frères (Mbéré, Mannang, Mboum, Nyassay, leurs chefs) étaient en train de franchir à cheval un cours d'eau... » (von Briesen 1982 : 132) ou encore « Venant du pays laka, (les fondateurs du royaume mboum de Mana) étaient montés sur des poneys dits laka (*yaja*)... » (Mohammadou 1990 : 191). D'ailleurs, nombre de toponymes du plateau se rapportent à cet animal (*Ngaw-aja*, *Mbam-yaja*, *Kor-yaja*...) confirmant, comme le note von Briesen, que le pays mboum était devenu à son tour un foyer d'élevage du poney : « Les Mboum assuraient leur subsistance au moyen de la chasse, de la pêche, de l'agriculture et de l'élevage : chèvres, moutons, poulets ainsi que des chevaux... » (1982 : 135).

Le cheval était à ce point valorisé chez les Mboum que leur culte agraire le plus important portait son nom : *mboryaja* (de *ngbor* : piste, *yaja* : cheval). L'origine et le sens profond de l'institution nous échappent aujourd'hui, notamment ce lien avec le cheval. Les séquences plaçant en exergue cet animal lors du déroulement du rituel sont les suivantes (Froelich 1959 : 103-108) : prenant unealebasse de bière de mil, le *belaka* (roi-prêtre) bénit les objets sacrés, les dignitaires, les hommes, les femmes, en les aspergeant puis il déclare : « Je prie pour que les gueules des animaux ne mordent pas » et il jette un peu de bière sur son cheval... Le *belaka* sort ensuite sur la place publique..., son cheval blanc, le cou orné d'une clochette de cuivre, marche derrière lui, suivi des musiciens avec leurs balafons et des femmes ». Ensuite a lieu la danse des princesses, à laquelle le *belaka* assiste assis sous la véranda du palais. « Puis les femmes s'écartent, alors le cheval blanc du *belaka* et un autre cheval arrivent au galop, conduits à cru par deux garçons. Partis de l'extrémité opposée de la place, ils passent..., toujours au galop, font le tour de la place et disparaissent derrière (le palais) ».

Dans le centre

Dévalant le piémont du plateau vers le bassin du Djérem, la cavalerie des Baare-Tchamba va submerger la savane préforestière habitée par les Vouté, les Tikar et autres Kondja, avant d'atteindre les rives de la Sanaga et du Mbam.

Les Vouté du nord

Tibati

Chez les Vouté du clan Nyona, la tradition rapporte : « Ce ne sont pas les Foulbé qui les avaient contraints à chercher refuge dans la crevasse. C'était une invasion antérieure, conduite par les Potopo de Kontcha, connue sous le nom de Bâr... Cette invasion fut brusque et inattendue, rapide comme l'éclair mais destructrice comme un ouragan. Cette rapidité d'intervention, les Bâr la devaient à leurs chevaux car ils montaient des chevaux de courte taille, dénommés *sunda* par les Foulbé. Leur apparition dans un village était soudaine, jetant l'épouvante à la vue de ces êtres insolites mi-hommes mi-animaux, car les Vouté ne connaissaient pas le cheval » (Mohammadou 1991 : 48). Quant aux Vouté Ndouroum, ils signalent que « (les Bâr) se dispersèrent (ensuite)..., les uns partirent sur Bamenda où ils fondèrent Bali, d'autres rebroussèrent chemin et retournèrent chez eux à Tchamba » alors occupé par les Foulbé. Ils proposèrent à Ardo Hama Sambo Samba de lui montrer le chemin de Tibati. « Et c'est de la sorte que les Bâr repartirent... mais cette fois-ci en tant que membres de l'armée peule, dont ils constituaient les cadres principaux et l'ossature la plus rompue... L'expédition était composée de 500 cavaliers bâr marchant à l'avant et de 500 autres composant le groupe de l'Ardo » (*ibid.* : 56).

Banyo

Chez les Vouté Mgba, les Galinje (Tchamba-Potopo) « gagnèrent le plateau (de Banyo) et se mirent à guerroyer contre les Vouté Mgba. Du fait de la supériorité de leurs armes (flèches empoisonnées, arcs) et de leur grande mobilité (car ils possédaient des chevaux!), ils eurent vite le dessus, acculant les Mgba à chercher refuge sur les hauteurs avoisinantes » (Mohammadou 1991 : 195). Quant aux Ndipelé, un autre clan de la région, ils déclarent : « Avant les Foulbé, la région de Banyo connut une invasion conduite par les Bâre qui étaient un mélange de Samba, Potopo, Koutine. Ils submergèrent le pays... de Tignère et de Galim, gagnèrent ensuite celui de Tibati et celui de Banyo... Puis les Bâre lancèrent leur cavalerie sur le pays Kondja... Car ces guerriers étaient montés à cheval, ce qui les rendait si rapides, omniprésents et efficaces » (*ibid.* : 203).

Les Kondja

« Durant la période troublée qui avait commencé avant l'arrivée des Foulbé, l'enceinte de Yimbéré fut attaquée par des envahisseurs connus sous le nom de Mbirba, qui se distinguaient des Kondja par la taille de leur tête plus développée, d'où le surnom de « Grosses-Têtes » qui sert aussi à les désigner » (*ibid.* : 262). En fait, « ces envahisseurs, ce sont les Samba-Léko qui submergèrent le pays... Ils étaient montés sur des chevaux de courte taille, à la bouche rouge, aux pattes minces, mais extrêmement résistants » (*ibid.* : 277).

Les Tikar

« Interrogés sur le point de savoir si les Tikar de Ngambé ont connu, avant l'époque peule, l'attaque d'envahisseurs montés sur des chevaux ou des poneys, les informateurs ont répondu par la négative. Ils connaissaient bien le poney (*sunde*) qu'ils distinguent du cheval peul (*nya Mba*), pour l'avoir vu utiliser par les Allemands » (Mohammadou 1990 : 323). Or, dans la chefferie voisine de Nyakong, il est indiqué : « Et ce n'est que plus tard qu'arrivèrent des envahisseurs plus terribles encore, les Bale (sg. Tiba). C'étaient des cavaliers venus du nord mais il ne s'agissait pas des Foulbé de Banyo, ni de ceux de Tibati, car ceux-ci ne devaient arriver dans la région que plus tard. C'est parce que ces Bale sont les premiers à avoir introduit le cheval dans le pays que cet animal fut dénommé *nyen-Bale* ou *nyen-Ba*, « l'animal des Bale », bien qu'il soit également connu sous d'autres noms : *doon* ou *gaŋ-gwé* » (*ibid.* : 359).

Les Vouté du Sud

(Yoko, Guéré, Nyô, Nguila, Linté, etc.)

D'après Ndong Benoît (in Mohammadou 1991 : 128), l'origine des Vouté se rattache à une bande de cavaliers venus du nord et qui, « d'humeur très belliqueuse... entreprirent l'invasion des régions traversées. Encouragés par leurs succès et l'infériorité des races jusque-là atteintes, ils se décidèrent à pousser plus loin leurs razzias ». C'est encore de la sorte qu'ils fondèrent Banyo, Tibati et les chefferies vouté plus au sud.

Et bien après que le stock de poneys introduit en pays vouté par les envahisseurs baare-tchamba se soit éteint, la formation des jeunes gens reflétait encore la place importante que tenait autrefois cet animal chez les Vouté : « Dès leur jeune âge, de nombreux jeux d'adresse et d'entraînement permettaient aux enfants de se familiariser au maniement des armes... L'un d'entre eux démontre que ce peuple était rompu au sport équestre et à la cavalerie de guerre. Deux camps se forment sur une même ligne ayant chacun devant lui, disposé à une certaine distance, un tronc de bananier. Muni d'une lance, chacun des garçons s'efforce d'atteindre (cette cible) et le camp qui comptait le meilleur résultat était proclamé vainqueur. Ses membres avaient alors le droit de chevaucher les autres et de poursuivre l'entraînement en les utilisant comme des chevaux. Ces derniers fonçaient alors vers le tronc de bananier qu'ils évitaient in extremis par un mouvement tournant, avant de regagner leur point de départ. Parvenus à proximité du tronc, les « cavaliers » (projetaient leur lance, puis) s'éloignaient davantage de la cible, et ainsi de suite » (Mvoutsis *in* Mohammadou 1991 : 83). Mais dans la réalité, voici comment l'armée vouté entrait en action : « Brandissant leur bouclier de buffle, lance menaçante en main, les vaillants s'avançaient à l'assaut de l'ennemi. Des tireurs à l'arc suivaient, carquois remplis de flèches empoisonnées suspendus à l'épaule... Puis les fusilliers renforçaient ce bataillon, que la troupe montée encadrait... (Dans celle-ci) se trouvait le chef lui-même » (*ibid.* : 86).

Dans l'Est

Du plateau de l'Adamaoua à l'orée de la grande forêt, de Meiganga à Bertoua, le mboum était la langue véhiculaire durant la période peule mais, semble-t-il, même avant, dès la première moitié du XIX^e siècle. Ceci pourrait être le fait de l'invasion des Baare-Tchamba dont les composantes orientales étaient à prédominance Mboum Kala-Ngon ou simplement mboumophones. Cela pourrait expliquer pourquoi l'appellation mboum du cheval (*yaya*) se soit répandue dans la région, tant chez les Gbaya, les Mkako et autres Pandé car autrement le terme équivalent banda-manja (*mbarata*) aurait dû prédominer au moins chez les Gbaya et Yanguéré nouvellement arrivés de l'est. Quoi qu'il en soit, il est indiqué à Raw-Ndjanam (route Meiganga-

Ngaoundal) que « les Bâr sont parvenus dans ces régions-ci. Ce sont eux qui ont jeté à bas le royaume mboum et désorganisé le pays avant l'arrivée des Foulbé. Ils ont exterminé ce peuple. Quand les anciens évoquaient la période des Bâr, ils en restaient encore tout épouvantés... Ces Bâr étaient arrivés à dos de cheval, des sortes de poneys dits *sunda* » (Mohammadou 1990 : 176).

Les Kouri/Péré

Plus au sud, juste en aval du confluent du Lom et du Djérem, habitent entre Bélabo et Goyoum, une série de groupes de réfugiés venus de la rive droite, dont les Vana de Deng-Deng, les Baki, Mgbabo, Sakoudi, Satando, au nombre desquels les Kouri ou Péré qui rapportent que : « Ce sont les guerres qui les ont contraints à gagner la rive gauche. Ils furent assaillis par des guerriers montés à cheval, les Bâr (*bàBâr*). Ceux-ci venaient du nord et étaient différents des Birari (les Peuls). Ils attaquèrent leurs villages par surprise, tuant et faisant des esclaves. C'était la première fois qu'ils voyaient des chevaux (*nyaan*) et ils crurent qu'il s'agissait d'animaux de grande taille, genre de grandes antilopes qui foisonnaient dans ces grandes herbes et donc inoffensifs, qu'ils allaient pouvoir abattre facilement. Aussi ne se sauvaient-ils pas, ce qui explique qu'au début l'effet de surprise joua toujours en leur défaveur; beaucoup furent tués ou capturés avant même qu'ils n'aient pu bouger. Ces Bâr venaient de Tibati par Guéré en longeant le Djérem » (Mohammadou 1990 : 277). Les Kouri comptèrent parmi les premières populations bantoues que l'invasion des Baare-Tchamba allait contraindre à quitter la savane de la rive droite de la Sanaga pour chercher refuge dans la forêt de sa rive gauche.

Les Maka

Dans cet exode, les Maka semblent également avoir fait partie des premiers partants. Selon leur tradition, « les Maka ont été chassés par des cavaliers (foulbé) et ils ont trouvé refuge dans la forêt où les cavaliers ne pouvaient plus les poursuivre » (Geschiere 1981 : 521-523). Pour des raisons d'incohérence chronologique, cet auteur rejette la version faisant des Peuls les mêmes pourchasseurs à la fois des Maka et des Pahouins supposés avoir franchi la Sanaga bien après. La

réponse suggérée à ces interrogations pertinentes est la suivante. Les Maka auraient été délogés d'un ancien habitat situé plus au nord, entre le Pangar et le Lom, par l'une des premières vagues de l'invasion des Baare-Tchamba (fin du XVIII^e-début du XIX^e siècle) opérant à dos de cheval entre Mbitom et Bétaré Oya actuels. Par suite de dissensions internes, quelques éléments Mbouna/Bouri, localement connus comme Mbonga/Mboa, composant les envahisseurs, font partie des proto-Maka qui se replièrent en forêt. Ils pourraient représenter l'une des fractions originelles de la nouvelle ethnie des Maka qui se constitue par la suite, à savoir les Mboan ou Mbwaan. Des langues jarawan-bantoues parlées par les envahisseurs pourraient provenir deux ethnonymes majeurs chez les Maka : en mboula *abuana/abwana* (« les gens ») peut avoir donné Mboan/Mbwaan, tandis que du mbonga *ma* (« les gens ») et *kaa* (« hautes herbes », « savane ») en vana dériverait *ma-kaa*, « les gens des hautes herbes »... Ce seraient des vagues postérieures de l'invasion qui auraient provoqué, plus au sud, dans la haute et moyenne Sanaga, le franchissement du fleuve par les Fang, Boulou, Bëti.

Dans le Sud

Sur la Sanaga

D'après notre hypothèse, la formation des groupes ethniques bëti, boulou, fang et leur migration au sud de la Sanaga seraient la conséquence directe de l'invasion des Baare-Tchamba. Une première vague au nord du fleuve détruit les formations ethniques bantoues locales et met en place de nouvelles formations, coiffées par des éléments issus des rangs des envahisseurs. Une vague suivante s'attaque à ces secondes formations, les contraignant à franchir le fleuve sur plusieurs points, en groupes successifs et à différentes périodes. Une nouvelle série de « lignages » intégrant populations locales et envahisseurs voit le jour et, à son tour, est en partie bousculée outre-Sanaga, l'autre partie demeurant au nord du fleuve. Le même processus se répète, projetant dans la forêt méridionale des courants migratoires successifs globalement dénommés Maka-Mvoumbo, Fang, Boulou, Bëti... comprenant chacun divers courants mineurs (Ngoumba, Mangissa, Eton, Yebekolo-Omvang, etc.). Les composantes baare-tchamba des nouvelles ethnies ont été totalement bantouisées, tandis que les

éléments demeurés sur la rive droite de la Sanaga ont poursuivi leur course vers le Mbam – qu'ils ont franchi – puis vers les Grassfields où ils se sont répandus sur le Bamiléké, le Bamoum et le Bamenda, rééditant ici aussi le même processus d'infusion et de remodelage des ethnies indigènes. Au nord de la Sanaga, ceux d'entre eux demeurés sur place s'intègrent aux populations de la région qu'ils réorganisent en chefferies nouvelles bantoues (Bafeuk, Yalongo), vouté et tikar. Parmi les immigrés de la forêt au sud a toutefois subsisté, sous une forme ou une autre, la mémoire de l'animal qui fut à l'origine de leur migration : le poney/cheval.

Chez les plus anciens émigrés, tels les Fang du Gabon, le souvenir du cheval est confus : « Ils furent chassés par des ennemis redoutables, armés d'un *anyu-a-nënë*, « grande bouche » (Largeau 1901 : 27), ce qui semble correspondre à la description du cheval. Et pourtant, les Fang semblent avoir conservé le nom originel tchamba (*nyaan, yaa*) du cheval dans leur dénomination de cette monture (*nkabanya*). Quant aux Bëti, émigrés plus récents, le souvenir est quelquefois assez précis : « Tous les Eton disent venir du nord (de la Sanaga). Ils eurent à subir la pression d'hommes montés sur des chevaux (*nat bēnzala*)... La poussée s'opéra en direction du nord vers le sud, les tribus dans leur fuite se bousculant de proche en proche. Les Eton furent talonnés... Les précédaient dans leur fuite les Ntumu qui allèrent plus loin vers Ebolowa, les Yaoundé, les Eliga, les Bakoko, les Mvélé et beaucoup d'autres » (Bertaut 1929). Les Yeduma d'Akoloninga rapportent que : « originaires de la savane au nord de la Sanaga, ils furent chassés par les Menjarra ou Menjana qui auraient envahi leur pays à la tête de cavaliers armés de longues lances » (Ircam III, 208a). Quant aux Mbida Bani, toujours de la région d'Akonolinga, ils furent chassés des mêmes contrées par « un grand chef... Il appartenait à la tribu Yengolki de la race Menjana. Il possédait beaucoup de chevaux appelés alors *kabat Menjana* » (Tremesaygues 1929). Or, chez les Tchamba Léko de la Haute-Bénoué, *manzala* dénotait au départ une relation de parenté à plaisanterie entre différents clans ou tribus (Fardon 1988 : 198). Et le terme se retrouve à travers toute la zone d'expansion des Baare-Tchamba linguistiquement hétérogène : chez les Mboum, Vouté, Tikar, Mbonga, Tsinga, Bali et sous diverses variantes (*manzara, manjara, mbanjara*), toutefois avec un sens dérivé de : « ceux qui marchent ensemble », « compagnons de route », « camarades de combat », « alliés » ou « alliance de

guerre ». Ceci permet de supposer que ceux qui chassèrent les populations qui ont conservé la mémoire de ce nom devaient être des Baare-Tchamba. Cette identification nous semble recoupée par l'information recueillie par Hutchinson (Ardener 1981 : 572) signalant la présence avant 1880 de cavaliers dits « Bani » (autre dénomination des Baare-Tchamba) sur la rive droite de la Sanaga.

Par ailleurs, certaines formes de la culture matérielle ancienne des Bèti pourraient provenir de la tenue des cavaliers baare-tchamba. Il s'agit des coiffures de guerre *ewondo* signalées par Laburthe-Tolra (1977 : 124) à la suite de Morgen. Il en va de même de la coiffure à mentonnière et des jambières portées par les chefs tikar (Mohammadou 1964 : 74, photo et 1990 : 346). Outre les indications fournies plus haut sur les cottes de mailles et les carapaçons de la cavalerie des peuples de la Haute-Bénoué, Seignobos décrit les prototypes de ces tenues chez les Marba-Musey : « Les cavaliers... pouvaient parfois revêtir une armure de cuir rigide avec protège-nuque..., un casque tressé et fort emplumé..., des jambières de peau... ou en fer » (1987 : 16 et illustration, p. 99).

Sur le Mbam

Tessmann (1934 : 20-22) a recueilli chez les Bafia la tradition de deux attaques de cavaliers venus de la rive gauche du Mbam, l'une par les « Bamun », l'autre par les « Fulbe ». Wilhelm attribue la première à Nsa'ngu : « il parvint avec sa cavalerie vers la fin des années soixante au sud-ouest du pays bekpak » (1981 : 444). Or, comme il sera rappelé plus loin, le Bamoum n'a pratiquement jamais disposé de cavalerie au XIX^e siècle. Nous pensons que ce raid pourrait être dû aux Baare-Tchamba qui seraient intervenus dans la région beaucoup plus tôt avant de gagner les Grassfields. Koelle (1854 : 20) signale en effet une attaque des « Bale » chez les Kalong, que Chilver (1981 : 466) date de c. 1816. La seconde attaque rapportée par la tradition bafia serait le fait de cavaliers dits Kimbele, que Tessmann assimile aux Foulbé. Or, en bafia cheval se dit *zom ikimBere* : « l'antilope des MBere » (Guarisma 1969 : 100). Et nous savons que les Kimbere représentent un ancien clan vouté des Ni-Gani identifiés au niveau de Sengbé sur le bas Djérem (Mohammadou 1991 : 63). Il apparaît donc que ces Kimbele des Bafia représenteraient une autre branche des envahisseurs baare-tchamba qui, elle aussi, s'attaqua aux Bafia

sensiblement à la même époque sur sa lancée vers les Grassfields. En effet, l'on retrouve ce groupe chez les Bamoum sous le nom de Pa'rë Nkumbere ou vers Ndop sous celui de Kung Peh et Kumpele (Chilver 1981 : 465) dont pourrait dériver Kumbat dans Bali-Kumbat. À Tibati, la tradition confirme ces raids des Baare sur Bafia (Mohammadou 1991 : 54) et même un autre (?) sur « Ndikinimeki » (Sali 1993 : 21).

Dans l'Ouest

D'après notre hypothèse, trois courants majeurs de l'invasion baare-tchamba déferlèrent sur les Grassfields, l'un débouchant par le nord (Mambila-Nkambe-Nso-Bamenda), le second par le nord-est (Tikar-Bamoum) et le dernier par le sud-est (Mbam-Bamiléké-Bamoum-Bamenda).

Le Bamiléké

La présence ou mieux, l'omniprésence, sur le plateau bamiléké des Baare-Tchamba (dénommés ici Ba'nyi, Pa'nyi, Pa'ali, Ba'ali) est attestée, avec souvent l'indication qu'ils avaient des montures. Ainsi, à Bandjoun : « C'est sous Koptchi... que la chefferie fut brusquement attaquée par des guerriers à cheval venus du nord... Ces derniers ne firent qu'un rezzou, tuant beaucoup de monde et enlevant de nombreux captifs » (Raynaud 1939 *in* Mohammadou 1986 : 20). Ou à Bamougoum : « Sous le commandement de Ndongbie, ils auraient été attaqués par le rezzou de cavaliers « bali » venus du Nigeria, comme les gens de Baleng et de Bandjoun à la même époque » (*ibid.* : 40).

L'usage généralisé du cheval dans la région par ces envahisseurs peut être inféré à partir de la queue de cheval, emblème d'autorité, présente dans la quasi-totalité des chefferies bamiléké (appelée *asaŋ-a-liyo* à Bafou, *saŋ-a-lee* chez les Bamok). Pradelles (1981 : 398) indique qu'en 1910 « un chasse-mouches en queue de cheval », listé au nombre des « biens de prestige vendus en dehors des aires marchandes », valait dans la chefferie de Bangwa (Ndé) 4000 à 5000 cauris, soit la moitié du prix d'un esclave ou d'un fusil local. En rangeant la queue de cheval au nombre de ses regalia, le chef bamiléké agit comme s'il

était un descendant des envahisseurs baare-tchamba. Car dans leur pays d'origine et à travers toute l'aire où ils essaimèrent, cet objet, symbole de leur attachement au cheval, lui-même instrument de leur victoire, fait partie des emblèmes royaux ou des possessions les plus prisées (annexe 1).

Le Bamoum

L'histoire du Bamoum (Tardits 1980) a enregistré l'invasion du pays par plusieurs vagues de guerriers montés dénommés Pa'rè, assimilés en partie aux Tchamba, en partie aux Foulbé. Nous pensons avoir démontré que, pour des raisons chronologiques, ces derniers devaient être exclus (Mohammadou 1986b). Il est admis que les Pa'rè opérèrent leurs incursions à cheval. Toutefois, le Bamoum fut ensuite à son tour crédité de nombre d'expéditions montées contre ses voisins tika, nso', bamiléké, balom et autres bafia. Car les seuls peuples réputés alors cavaliers dans la sous-région et auxquels furent prêtés tous les raids montés étaient supposés soit Foulbé, soit Bamoum. Même les auteurs qui enregistrent les interventions locales des cavaliers tchamba les raccordent ou bien aux «agressive enterprises» du Haoussa et du Borno dont ils étaient les mercenaires «sent towards the Eastern Grassfields... to capture slaves that were sold to the North» (Nkwi & Warnier 1982 : 81) ou alors, «these migrations were connected with the onset of the Fulani jihads...» (Fardon 1983 : 70).

Si l'on exclut les interventions montées des lamidats peuls dans les Grassfields à cette époque, la question qui demeure est celle de savoir si les Bamoum disposèrent jamais d'une cavalerie leur permettant d'entreprendre des expéditions hors de leur territoire. Selon Tardits, c'est Njoya qui le premier, entre 1894 et l'arrivée des Allemands en 1902, décida de doter le Bamoum d'une cavalerie et «la seule tentative par Njoya d'utilisation sérieuse de la cavalerie, au sud de Bangangté, fut piteuse» (1980 : 209, 216). De ce fait, il n'y eut pratiquement jamais de cavalerie bamoum au XIX^e siècle et lui imputer cette série de raids à l'extérieur de ses frontières relève du mythe. Toutes les interventions montées dans les Grassfields avant le dernier quart du XIX^e siècle (quand Banyo opéra dans la région de Nkambe et intervint en faveur de Njoya) furent le fait des Baare-Tchamba.

Le Bamenda

Ici aussi la présence du cheval liée à l'irruption des Baare-Tchamba est un fait admis : « Everywhere, these raiders... , mounted on horseback and armed with bows, struck terror. No one in the Grassfields had ever seen a horse... They are remembered in most parts of the Grassfields as "Red-mouths"(Bantshu) » (Nkwi & Warnier 1982 : 82). Une branche des envahisseurs traversa de part en part le plateau de Bamenda pour aboutir plus au nord en pays tiv et djoukoun où « together they (the Pyeli raiders) watered their horses in the Katsina Ala river, till they quarrelled and their descendants formed the separate chiefdoms of Mudi and Kashimbila » (Chilver 1964/1970 : 30).



« La mort du petit cheval »

C'est à l'orée de la grande forêt que va s'achever la fantastique équipée du petit cheval, le poney. Un Peul de Garoua disait de lui : « son trot modeste lui permet de parcourir de longues distances, par exemple d'ici à Guider (100 km), sans changer d'allure. C'est assurément une bête résistante » (Alhadji Bounou, Garoua 1983). Cette qualité est soulignée partout ailleurs : « In spite of their smaller size, the ponies have a great power of enduring fatigue » (Law 1980 : 27). Cette endurance, le poney l'a amplement démontrée en portant les guerriers baare-tchamba, des rives de la Haute-Bénoué jusqu'à celles de la Sanaga, puis loin à l'ouest sur celles de la Katsina-Ala. Et seul un animal trypanotolérant pouvait se permettre de pénétrer les galeries forestières infestées de tsé-tsé du Mbam et de la haute Sanaga, d'en ressortir indemne puis de longer impunément la frange de la sylvie méridionale et occidentale du Cameroun. Le stock initial devait être fortement entamé à l'arrivée, pour diverses raisons concevables. Toutefois si dans le Nord-Cameroun peul l'extinction du poney semble avoir résulté principalement de son remplacement par le *kadara*, ce métis de poney et de barbe dont la production fut systématisée à Yola et dans les lamidats de l'Adamawa au XIX^e siècle, dans le pays vouté-tikar et les Grassfields c'est l'irruption d'un nouvel envahisseur, le colonisateur allemand, qui allait lui porter le coup de grâce.

Bien que, dans leur avancée vers le hinterland septentrional, les Allemands n'eurent pas d'autre choix que d'utiliser le poney trouvé sur place, ces grands connaisseurs de chevaux de l'époque reconnurent très tôt les qualités exceptionnelles de cette monture africaine, comme en témoigne Dominik, le conquérant du Cameroun central et septentrional : « Ces chevaux autochtones... sont des petits poneys bien proportionnés, dont la frugalité et la résistance sont à peine imaginables... Avec leurs pattes minces et dures comme du fil de fer, ils sont littéralement increvables. Un Européen a peine à comprendre comment, chargés de cavaliers lourds et raides, ils parviennent à se déplacer avec pareille rapidité sur n'importe quel terrain, même dans l'eau et les marécages, et surtout à traverser les fourrés d'épineux les plus épais... J'ai été sidéré de voir comment, à coup de cuisses et avec des tapes sur le cou, ils (les cavaliers) firent pénétrer dans l'eau ces petits chevaux sans selle et sans bride et comment ceux-ci, leur cavalier sur le dos, nagèrent avec une aisance inouïe jusqu'à nous » (1908 : 125, 240, 239).

Après un premier séjour chez le chef vouté de Nguila en 1889, l'explorateur allemand Morgen rejoint la côte, puis repart à nouveau pour l'intérieur en 1890 : « Mon cheval, cadeau de Nguila, s'était tiré d'affaire sans blessure mais le manque de soins, les escalades épuisantes dans la forêt l'avaient tellement affaibli qu'il avait à peine la force de placer un pied devant l'autre. Le lendemain, il s'écroula, pour ne plus se relever. Cet animal avait tout de même prouvé la résistance de sa race. Ces petits chevaux africains sont d'une endurance extraordinaire et se portent bien, non seulement sur le plateau intérieur mais même sur la côte. Ma pauvre monture... avait fini par succomber à une pénible marche de douze jours à travers la forêt vierge, nourrie de maigres brindilles » (Morgen *in* Laburthe-Tolra 1982 : 216, auquel est emprunté le titre de la présente section).

Pareil traitement de ces animaux allait entraîner des conséquences irréparables pour le stock de poneys de la région et ailleurs dans le nord. Car la conquête de l'Adamaoua commençant à partir du sud, l'armée allemande allait faire main basse sur toutes les montures, « achetées » ou capturées, d'abord chez les Vouté puis localement, au fur et à mesure de sa progression plus au nord. Ces chevaux sont pour la plupart des poneys dont ils se servent comme bêtes de selle mais aussi de somme, à l'exemple des marchands itinérants haoussa

(Dominik 1908 : 125). Von Kamptz, le chef de la grande expédition « Vouté-Adamawa » lancée contre le lamidat de Tibati, illustre bien le procédé : « (Au départ) les trois officiers les plus gradés étaient à cheval et, après la prise de Nguila, tous les officiers et sous-officiers européens seront pourvus d'une monture » (Mohammadou 1964 : 95). Les Tikar de Ngambé disent avoir vu les premiers poneys aux mains des Allemands arriver chez eux du pays vouté (Mohammadou 1990 : 323) et, dans les Grassfields, les gens de Ndu indiquèrent à Kaberry : « It was from the Babute that the Germans bought "short horses" » (Chilver 1985).

Cette décimation de fait de l'espèce se poursuivra bien plus au nord puisqu'à l'issue de l'expédition contre Maroua en 1902, Dominik renvoie au sud la centaine de porteurs « yaoundé », en les autorisant à prélever des bêtes parmi les poneys capturés comme butin et à les ramener chez eux (Dominik 1908 : 126-127). Aussi, en 1910, Thorbecke ne pouvait que constater l'extinction quasi-totale du poney dans le Cameroun central : « Meist sieht man auch hier das mittel-grosse, schlanke, eigentliche Fullah-Pferd, selten nur das Pony der Lakka » (Thorbecke 1916 : 67).

Annexe 1 : la queue de cheval, symbole du pouvoir

En remontant les parcours des Baare-Tchamba, du sud au nord, on peut relever quelques exemples d'utilisation de la queue de cheval comme emblème royal ou possession très prisée :

- Bali de Bamenda : « The chief (of Bali-Kumbat) carried a horse-tail switch whose handle ended in a piece of cast brass » (Jeffreys 1957 : 111). À Bali-Gham : « The *yaa-dima* or horse-tail is the traditional sceptre of the Bali chiefs. It was copied by the Bamiléké » (Mohammadou 1983 : field notes). On retrouve le *yaa-dima* à Donga, avec la même fonction (Bobzom Nya 1997 : interview, Maiduguri).
- Tikar : (Mohammadou 1964 : photos pp. 78, 95, 104) : le chef de Bandam et le premier conseiller du chef de Bankim tenant les insignes

de leur rang (un faisceau de lances et une queue de cheval). Et dans Dominik (1908 : photo p. 58) : emblèmes du chef de Ngambé (tabouret, pipe en bronze, queue de cheval à la poignée sertie de perles et de cauris). Il est indiqué dans cette chefferie que, pour les princes, la queue de buffle pouvait tenir lieu de queue de cheval (Mohammadou 1990 : 328).

– Vouté : le bouclier en peau de buffle des guerriers vouté est orné de chaque côté d'une touffe épaisse de crin de cheval (Morgen 1982 : 253, Thorbeke 1914 : 62 et 1919 : 38) ou même d'une queue de cheval : «... den mannshohen Büffelschild mit wallenden schwarzen Pferdeschweifen» (Dominik 1908 : 49).

– Bachama : selon Wente-Lukas, le chef bachama use du même regaliium : «Das traditionelle Oberhaupt des Bachama trug als Würdezeichen einen Pferdeschwanz in der Hand» (1977 : 274, 509).

– Mousseï : «À la mort d'un cheval, son propriétaire fabrique généralement un chasse-mouches (*jawra*) avec sa queue ; il s'agit d'un objet apprécié» (Igor de Garine 1975 : 509).

Annexe 2 : dénominations du poney/cheval dans l'aire de l'invasion baare-tchamba

Haute-Bénoué

Tupuri	danga (poney) piri (cheval)
Mundang	puri, poli
Gidar	pəlsa
Mambay	pis, pizaa
Baari	deŋge, ndein
Gewe	pija
Duli	pisa
Fali (Garoua)	pisi, pisho

Buuri, Nagumi	gəwi
Mbula	pir
Baare/Bwazza	pri
Bata	duwe
Bachama	duwey
Gude	tuxwa
Ndewe	du'i
Chamba Leko	yaa
Chamba Daka	nyaan(i)
Vere	pirsu
Dowayo	doya, doyo, doyyo, do
Sewe	do
Voko	pindiyo
Kolbila	pinia, pinya
Dii (Sakje)	goy, goyyi, goyu
Pape	goaya
Peere, Kutin	pini
Potopo	pine

Plateau

Nizoo	dəŋə
Mbum, Mbere	yaŋa, yaŋga, yeŋ
«Lakka»	deŋge
Pana	doon

Centre

Bute (Koelle 1854)	doan
Vute (Banyo)	dowo, deen
Vute (Njore)	dəən
Mambila (nord)	dəŋ
Mambila (sud)	nyam ale
Tikar (Kong)	nyen Ba(le), doon
Tikar (Ngambé)	nya Mba (cheval)
	sunde (poney)
Ndob (Koelle 1854)	nyam Tebale

Est

Mbonga	yanga, mba
Dikaka/Mbodomo	nyanja
Kuri/Pere	nyaaŋ
Baki	nyanj
Gbaya	yanga
Mkako	yanga
Banda, Manja	mbarata
Maka	kabili

Sud

Fang	ŋkabanya
Ewondo	ekabili
Mangisa	ikwali
Tuki/Tsinga	ikemeri
Bafia	zom ikimBere
Mbida Bani	kabat menjana
Eton	nat bēnzala

Ouest

Bamiléké (Bafou)	liyo
Bamiléké (Bamok)	lee
Pamom	nyam
Mubako (Bali, Donga)	yaa, ya
Mankon, Bafut	baŋchu
Baba, Papia	piaŋchu
Bamenda area	nyam Ba'ni
Nso'	nya-ru-Bara
Wiya	nya Bara

Sources

- STRUEMPELL 1922 : Baari, Nagumi
 BWARKE 1982 : Mbula
 SHAUBWARA 1985 : Baare/Bwazza
 GUARISMA 1969 : Bafia; 1978 : Vute (Njore)
 TREMESAYGUES 1929 : Mbida Bani
 BERTAUT 1929 : Eton
 JEFFREYS 1951 : Pamom, Mubako, Mankon, Bafut, Baba, Papi, Bamenda area, Nso', Wiya
 MOHAMMADOU 1990 : Mambila nord et sud, Tikar (Kong et Ngambé), Mbonga, Kuri, Baki
 MOHAMMADOU 1991 : Vute (Banyo)
 MOHAMMADOU (notes de terrain), 1973 : Gewe, Duli; 1986 : Potopo, Nizoo, Mangisa, Tuki; 1997 : Bamiléké (Bafou, Bamok)
 TOURNEUX 1987 : tout le reste.

Bibliographie

- | | |
|--|--|
| <p>ABUBAKAR S., 1977 —
 <i>The lamiBe of Fombina; a political history of Adamawa, 1809-1901.</i>
 Ahmadu Bello University Press —
 Oxford University Press, 190 p.</p> <p>ALCAM (Atlas linguistique du Cameroun) 1978 —
 Fichier, I.S.H., Yaoundé.</p> <p>ARDENER E. et S., 1981 —
 Preliminary chronological notes for the south. In Tardits C., (dir.), <i>Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun.</i> Paris, CNRS : 563-574.</p> <p>BASSORO A. M.,
 MOHAMMADOU E., 1980 —
 <i>Garoua, tradition historique d'une cité peule du Nord Cameroun,</i> Paris, CNRS, 197 p.</p> | <p>BERTAUT M., 1929 —
 <i>Rapport de tournée en pays eton.</i>
 Ircam-ISH, Yaoundé.</p> <p>BRIESEN, VON, 1914 —
 Beiträge zur geschichte des Lamidats Ngaundere. <i>Mitt. Deutschen Schutzgebieten</i>, IV, 342-359,
 (traduction en français in Mohammadou, 1982).</p> <p>BWARKE G. B., 1982 —
 <i>The Mbula and their neighbours 1800-1900.</i> B. A. essay, History, University of Maiduguri.</p> <p>CHILVER E. M., 1964/1970 —
 Historical notes on the Bali chiefdoms of the Cameroons Grassfields, unpublished.</p> <p>CHILVER E. M., 1981 —
 Chronological synthesis : the western region, comprising the western</p> |
|--|--|

- Grassfields, Bamum, the Bamileke chiefdoms and the central Mbam. In Tardits C., (dir.), *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*. Paris, CNRS : 453-473.
- CHILVER E. M., 1985 — Kaberry's papers and field notes, unpublished.
- DOMINIK H., 1908 — *Vom Atlantik zum Tschadsee; Kriege- und Forschungs-fahrten in Kamerun*. Berlin, E. S. Mittler, VII + 308 p.
- EAST R. M., 1967 — *Stories of old Adamawa. A collection of historical texts in the Adamawa dialect of Fulani, with a translation and notes*. Farnborough (Hants.), Gregg, 143 p. (première édition 1935).
- FARDON R., 1983 — A chronology of pre-colonial Chamba history. *Paideuma*, 29, 67-92.
- FARDON R., 1988 — *Raiders and refugees; trends in Chamba political development, 1750 to 1950*. Washington D.C., Smithsonian Institution Press.
- FROELICH J.-C., 1959 — Notes sur les Mboum du Nord-Cameroun. *Journal de la Société des africanistes*, XXIX, 91-117.
- GARBOSA B. S., GARA OF DONGA; s. d. — *Labarun Chambawa da Al'Amarransa. Salsalar Sarakunan Donga*. Historical society of Nigeria.
- GARINE, I. de, 1975, — Contribution à l'ethnozoologie du cheval chez les Moussey (Tchad et Cameroun), *L'homme et l'animal, premier colloque d'ethnozoologie*, Institut international d'ethnoscience, 505-520.
- GESCHIERE P. L., 1981 — Remarques sur l'histoire des Maka. In Tardits C., (dir.), *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*. Paris, CNRS : 517-531.
- GUARISMA G., 1969 — *Études bafia. Phonologie, classes d'accord et lexique bafia-français*. Paris, Sela, n° 15, 123 p.
- GUARISMA G., 1978 — *Études vouté : langue bantoïde du Cameroun*, Paris, Sela, n° 66-67, 150 p.
- IRCAM, 1944 — Les Yeduma, fiche III 208a, Ircam-ISH, Yaoundé.
- JEFFREYS M. D. W., 1951 — Tribal notes sent to Pr. Forde, unpublished.
- JEFFREYS M. D. W., 1957 — The Bali of Bamenda, *African Studies*, 16, 105-113.
- KOELLE S. W., 1854 (1963) — *Polyglotta Africana; or a Comparative Vocabulary of nearly three hundred Words and Phrases in more than one hundred distinct African Languages*. Hair & Dalby (eds.), Graz, Akademische Druck-U. Verlagsantalt.
- LABURTHE-TOLRA P., 1977 — *Minlaaba : histoire et société traditionnelle chez les Bèti du Sud-Cameroun*. Paris, thèse de l'université Paris-V, 1912 p.
- LABURTHE-TOLRA P., 1982 — *À travers le Cameroun du sud au nord : voyages et explorations dans l'arrière pays de 1889 à 1891*. Traduction de C. von Morgen, 1893, *Durch Kamerun von Süd nach Nord*, présentation, commentaires et bibliographie, Yaoundé : Archives d'histoire et de sociologie de l'université fédérale du Cameroun, 375 p.

- LARGEAU V., 1901 —
Encyclopédie pahouine (Congo français). Paris, E. Leroux, 697 p.
- LAW R., 1980 —
The horse in West African history : the role of the horse in the societies of precolonial West Africa. Oxford, Oxford University Press for the International African Institute, 224 p.
- MOHAMMADOU E., 1964 —
L'histoire des lamidats foubé de Tchamba et Tibati. *Abbia*, 6, 15-158.
- MOHAMMADOU E., 1978 —
Traditions historiques des Foulbé de l'Adamaoua, vol. 4, les royaumes foubé du plateau de l'Adamaoua au XIX^e siècle : Tibati, Tignère, Banyo, Ngaoundéré. Tokyo, Institute for the Study of Languages and Cultures of Asia and Africa (Ilcaa), 439 p.
- MOHAMMADOU E., 1982 —
Peuples et États du Foubina et de l'Adamawa (Nord-Cameroun) ; études de Kurt Strümpell et von Briesen traduites de l'allemand. Yaoundé, Centre de recherches et d'études anthropologiques, Département d'histoire, 211 p.
- MOHAMMADOU E., 1983 —
Peuples et royaumes du Foubina. Tokyo, Ilcaa, 307 p.
- MOHAMMADOU E., 1986 (a) —
Traditions d'origine des peuples du Centre et de l'Ouest du Cameroun. Tokyo, Ilcaa, 207 p.
- MOHAMMADOU E., 1986 (b) —
Envahisseurs du Nord et Grassfields camerounais aux XVIII^e et XIX^e siècles : le cas du Bamoum. in M. Tomikawa (ed.), *Sudan-Sahel II*, Tokyo, Ilcaa : 237-273.
- MOHAMMADOU E., 1988, *Les lamidats du Diamaré et du Mayo-Louti au XIX^e siècle (Nord-Cameroun)*. Tokyo, Ilcaa, 324 p.
- MOHAMMADOU E., 1990 —
Traditions historiques des peuples du Cameroun central, vol. I : Mbéré, Mboum, Tikar. Tokyo, Ilcaa, 414 p.
- MOHAMMADOU E., 1991 —
Traditions historiques des peuples du Cameroun central, vol. II : Nizoo, Vouté, Kondja. Tokyo, Ilcaa, 302 p.
- MOHAMMADOU E., 1996 —
Nouvelles perspectives de recherche sur l'histoire du Cameroun central au tournant du XVIII^e siècle (c. 1750-c. 1850) : l'invasion baare. *Colloque Fenac*, Ngaoundéré (sous presse).
- MORGEN C. von, 1972 —
Durch Kamerun von Süd nach Nord. À travers le Cameroun du sud vers le nord : voyages et explorations dans l'arrière pays de 1889 à 1891. Traduction, présentation, commentaires et bibliographie de Philippe Laburthe-Tolra. Yaoundé, Archives d'histoire et de sociologie de l'université fédérale du Cameroun, 375 p.
- NKWI P. N., WARNIER J.-P., 1982 —
Elements for a history of Western Grassfields. Yaoundé, université de Yaoundé, département de Sociologie, 236 p.
- PRADELLES DE LATOUR DE JEAN C. H., 1981 —
Quelques données historiques sur la chefferie de Bangwa (Bamiléké orientaux). In Tardits C., (dir.), *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*. Paris, CNRS : 393-400.
- SALI A., 1993 —
Le lamidat de Tibati, des origines à 1945. Mémoire maîtrise, ENS, Yaoundé.
- SEIGNOBOS C., TOURNEUX H., HENTIC A., PLANCHENAUT D., 1987 —
Le poney du Logone. Maisons-Alfort :

IEMVT, *Études et synthèses de l'IEMVT*, 23, 213 p.

SHAUBWARA C. Y. N., 1985 —
The origin and migration of the Bwazza people of Numan LGA of Gongola State. B. A. essay, History, University of Maiduguri, Nigeria.

STEVENS P. K., 1973 —
The Bachama and their neighbors. Ph. D. thesis, North-Western University.

STRUJEMPELL K., 1922 —
Vergleichen des Wörterverzeichnis den Heiden Sprachen Adamauas. *Zeitschrift für Eingeborenen Sprachen*, XIII, 1, 1, 47-149 (traduit in Mohammadou, 1982).

TARDITS C., 1980 —
Le royaume bamoum. Paris, A. Colin, 1078 p.

TARDITS C., 1981 (dir.) —
Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun. Paris, CNRS, 2 vol., 597 p.

TESSMANN G., 1934 —
Die Bafia und die kultur der Mittelkamerun-Bantu. Stuttgart, Strecker & Schröder, XII + 270 p.

THORBECKE M. P., 1914 —
Auf der Savanne. Tagebuch einer Kamerun-Reise. Berlin, Mittler, XII + 231 p.

THORBECKE F., 1916 —
Im hochland von Mittelkamerun, vol. II : *Anthropogeographie des Ost-Mbamlandes*. Hamburg, Cram, De Gruyter, L. Friederichsen, XII + 94 p.

THORBECKE F & M. P., 1919 —
Im hochland von Mittelkamerun, vol. III : *Beiträge zur Volkenkunde des Ost-Mbamlandes*. Hamburg, Cram, De Gruyter, L. Friederichsen, XII + 178 p.

TOURNEUX H., 1987 —
Les noms des équidés en Afrique centrale. in Seignobos C., Tourneux H., Hentic A., Planchenault D., 1987, *Le poney du Logone*. Maisons-Alfort, IEMVT, *Études et synthèses de l'IEMVT*, 23, 169-205.

TREMESAYGUES A., 1929 —
Rapport de tournée dans la subdivision d'Akonolinga. Ircam-ISH, Yaoundé.

WENTE-LUKAS R., 1977 —
Die materielle Kultur der nicht-islamischen Ethnien von Nordkamerun und Nordostnigeria. Wiesbaden, Steiner, 313 p.

WILHELM H., 1981 —
Le Mbam central. In Tardits C., (dir.), *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*. Paris, CNRS : 437-452.